

sens cesse, à propos d'un détail qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir dit.

Les jours de sortie, ceux qui rentraient de la ville avec un journal lisaient aux autres des nouvelles merveilles. On s'échauffait à propos des armements prodigieux de la Russie ou de l'Allemagne, des fusils capables de percer des troncs de chêne de 50 centimètres, d'une poudre sans fumée, d'un bateau sous-marin, d'une expérience de torpilles.

Les plus chauvins donnaient le ton, les vieux relevaient jeunes, un ferment des anciennes fièvres glorieuses leur courait dans le sang. Alors, c'étaient des défis à tous les peuples ennemis, des jurons d'amour pour la patrie française, des prédictions de victoires. Tous ils voyaient l'armée victorieuse passant la frontière, et se ruant sur les rivages du Rhin : ils croyaient en être, ils pillaient, ils tuaient, ils s'enivraient, et s'endormaient dans les petits draps blancs des vaincus.

Dans ces moments-là, Le Bolloche était superbe. Il les empoignait tous, avec sa voix encore frappée au timbre des alcools de cantine. Le pas s'accélérait, les cannes se levaient, les bras rhumatisants s'étendaient en avant. Pauvre bonshommes ! Leurs cœurs de troupiers français n'avaient pas vieilli !

D'habitude, ils causaient de ses sujets passionnants autour du seigle, dont les épis commençaient à montrer le nez. Et là-haut, sur la terrasse de l'hospice, quand une sœur posait, étouffée de tant d'animation, elle s'arrêtait un moment.

D'un oeil tranquille, elle suivait ces guerriers et les comptait, craignait toujours que le compte n'y fut pas. "Voilà nos petits vieux qui parlent de la guerre", pensait-elle. Le genre de plaisir qu'ils y prenaient lui était complètement étranger. Mais elle n'était pas fâchée de les voir si martiaux.

Cela lui faisait l'impression que font aux mères les garçons qui jouent aux soldats de plomb, tapageusement. Puis satisfaite de son inspection, la cornette blanche s'en allait. Les petits vieux ne l'avaient pas aperçue.

Le régime n'était pas dur. Le Bolloche avait même qu'il ne lui déplaisait point. Il avait l'illusion de l'activité et la réalité du repos. Ses compagnons donnaient pleine satisfaction à son goût de gloriole. Il mangeait bien, souffrait peu de sa jambe, respirait huit heures par jour l'air des collines que vivifiait le cours prochain d'une grande rivière, étendue et ramifiée à l'infini dans la campagne verte comme la nervure bleue d'une feuille de chardron.

Et cependant il dépérissait. Les rides creuses de ses joues se creusaient davantage. Il avait des moments de mutisme et de sauvageries auxquels les sœurs ne se trompaient pas. Sœur Dorothée avait essayé d'une ration supplémentaire de tabac, un moyen pourtant bien efficace. Le Bolloche avait pris, remercié, fumé ; il ne s'était pas regaillard.

Peut-être qu'il voudrait voir sa femme plus souvent, avait songé la sœur. Et, au lieu de deux fois par semaine, Le Bolloche s'était rencontré chaque jour, dans un corridor de l'hospice, avec sa femme, très bien habituée, elle, très douce et effacée, là comme ailleurs.

Ils causaient un peu. Mais ils n'avaient pas grand chose à se dire, n'ayant jamais eu la même humeur, et n'ayant plus la même vie. Le bonhomme ne revenait pas plus gai de ces visites de faveur.

A force d'y songer, sœur Dorotée eut une inspiration.

L'ayant aperçu qui, au milieu de son parterre, le pied sur la pelle, immobile, regardait obstinément la partie basse de la ville, les horizons voilés où les maisons, les rues, les jardins, n'ont plus de forme arrêtée, et ne sont

plus que des nuances dans la gamme adoucie des lointains, elle devina sa pensée.

—C'est votre fille qui vous manque ? dit-elle.

Le Bolloche, qui n'avait pas vu la sœur tressaillit à ce mot. Son vieux visage devint dur, ses yeux s'emplirent d'un feu sombre, il n'aimait pas qu'on sut ses affaires, et la découverte d'un chagrin qu'il était trop fier pour confier à personne le blessait comme une indiscretion.

Mais bientôt, l'émotion que ce nom lui avait causée : "votre fille", fut la plus forte. Il ne fut point maître de s'y abandonner ; elle l'emporta tout entier, elle le changea.

Ses traits se détendirent, et humblement, doucement, d'un ton où perçait l'aveu de sa longue souffrance, il répondit :

—C'est vrai.

—Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? reprit la sœur. Depuis cinq semaines que vous êtes ici, vous ne l'avez pas vue.

—Non.

—Voulez-vous que je lui écrive de venir ?

—Oh ! oui !

—Vous l'aimez bien, cette Désirée ?

Il n'eut pas la force de répondre. Ses mains tremblaient sur le manche de sa pelle, et ses yeux, qu'il avait détournés, voyaient sans doute en songe, debout dans l'herbe du pré, l'enfant qui venait à lui.

Le soir, quand sœur Dorothée demanda à la supérieure la permission d'écrire, elle ajouta :

—Ce petit vieux est incroyable : on dirait que c'est lui qui est la mère.

Et ayant couvert une feuille de papier d'une écriture inégale et hâtive, elle la mit à la poste à l'adresse de Désirée.

IV

Si la jeune fille n'avait point encore visité ses parents, ce n'avait pas été faute d'y songer. Mais l'aïeule était tombée malade assez gravement, et, malade, elle était comme beaucoup d'infirmités, d'une exigence extrême. La solitude lui faisait horreur. Il avait fallu la soigner, la veiller, ne jamais la quitter.

A peine laissait-elle Désirée sortir le temps d'aller acheter des provisions, un peu au-delà de l'octroi. Comment eût-elle permis une course à l'hospice, qui, vu la longue distance, eût pris toute une matinée ! Désirée avait dû attendre et les semaines avaient coulé.

La lettre de sœur Dorothée arriva en pleine connaissance de la malade, et ces deux causes combinées : instances d'un côté, santé renaissante de l'autre, décidèrent l'aïeule.

—Va, ma petite, dit-elle. Sois le moins longtemps possible. Tu me rapporteras des nouvelles d'Étienne.

Elle ne pensait guère à sa bru, ni autrefois, ni à présent. Étienne seul l'occupait.

Désirée partit aussitôt. Elle était contente à la pensée de revoir les siens, contente aussi d'être libre et de la beaté du jour. Il faisait un temps gris perle si léger que tous les rayons du soleil le traversaient, un de ces ciels de fin de mai qui habituent les fleurs au grand soleil d'été.

Les stellaires étoilaient les talus de la banlieue. Des deux côtés de la route, quand Désirée passait, des moineaux perchés sur les toits, sur les vieux murs, s'envolaient en troupes, avec un petit cri d'appel si gai, si vif, qu'il semblait à Désirée que son cœur s'envolait aussi. Il n'allait pas d'ailleurs bien loin, pas plus qu'eux.

Sa nature n'était pas rêveuse, mais plutôt agissante et vaillante. Elle songait à des commandes qu'il fallait livrer dans la semaine, à une lessive qu'elle aurait bientôt, à un semis de volubilis qu'elle avait fait le long de

la maison, et qui commençait à lever, mais surtout au moyen d'apprendre à tresser le rotin et l'osier, maintenant que son métier d'enfance périssait.

Elle avait mis sa robe bleue, un col blanc attaché par une broche de cornaline et un chapeau, — pour un si long voyage ! — composé d'un seul ruban bleu chiffonné sur du tulle noir. C'était ce qu'elle avait de plus beau. D'autres qu'elle eussent trouvé la toilette bien pauvre. Mais elle s'en inquiétait peu, n'ayant souci, pour le moment, que de plaire à ceux qu'elle allait voir.

Elle était sûre d'y réussir. Et ainsi faite, songeant, pour le résoudre, au problème toujours compliqué de sa vie de travail, elle marchait sans se presser sur la route où des brises folles, soufflant au travers des haies, s'amusaient à faire tourner des pincées de poussière.

Avant d'entrer à l'hospice, Désirée s'arrêta devant le moulin, un peu lasse, un peu rouge, afin de reprendre haleine et de relever ses cheveux dont la masse trop lourde, détachée par la marche, lui tombait sur la nuque.

La route, à quelques pas de là, finissait. Un tertre au gazon pelé par les pieds des muletts portait le moulin blanc. Les quatre ailes viraient d'un mouvement puissant, avec un doux gémissement de bois qui plie, comme il en sort des mâts de navire ou du joug des bœufs en labour. Le vent montait de la rivière. Et Désirée était charmante, tête nue, la taille cambrée, les bras écartés pour nouer ses cheveux d'or.

C'est précisément à quoi réfléchissait un jeune meunier qui, sans qu'elle l'aperçut s'était accoudé à la lucarne du moulin.

De tout temps les meuniers ont passé pour philosophes et méditatifs. Je parle de ceux des hauteurs : leur métier les y porte. Ils tiennent de l'ermite et guetteur de phare. Une partie de leur vie se passe à attendre, l'autre à laisser travailler le vent. Ils voient de grands horizons, et les choses petites au-dessous d'eux quand leur nature n'y est point rebelle, les meuniers ont beau jeu pour songer.

Celui-là ne sortait pas de la tradition. Son large feutre enfariné coiffait une assez belle tête de garçon, un peu molle, mais intelligente : des yeux bruns, des joues sans teint et une bouche légèrement relevée dont tout le visage prenait un air de goguenardise : signe distinctif de l'espèce. Il s'avança encore un peu dans la lucarne, et dit :

—Vous n'avez pas l'air bien pressée, Mademoiselle ?

Ce sont là de ces phrases banales par lesquelles, dans le peuple, les inconnus se tâtent, et manifestent l'intention d'engager un brin de causerie. Elle le regarda, surprise et ne lui trouvant pas les yeux trop hardis, répliqua.

—Ni vous non plus, à ce que je vois.

—Que voulez-vous ? reprit-il, quand le moulin va, les meuniers n'ont rien de mieux à faire que de regarder les filles qui passent ; c'est un joli métier : même quand ça va le mieux, on a de la liberté.

—Tous les métiers ne sont pas de même, fit Désirée en soupirant.

Elle renoua la bride fanée de son chapeau, et se détourna pour s'en aller. Mais elle lui plaisait évidemment, car il la retint en demandant : Que faites-vous donc ?

—Pailleuse de chaises, répondit-elle. Autrefois c'était bon. Nous gagnions notre vie. Et puis ça s'est perdu. Mon père a été obligé de se mettre à l'hospice. Un bon travailleur, pourtant, je vous assure, jamais en retard, point dépensier : tout le monde l'aimait.

—Il est à Jeanne Jughan ?

—Oui, et ma mère aussi ; je vais les voir.